

Je suis mariée à Nazaire Brisson, j'ai eu dix-neuf ans le 8 de juin dernier.

Il y a deux ans j'ai été pris d'un mal cancéreux dans l'intérieur du nez et je me suis adressé à deux médecins, Messieurs Fiset et Gauvreau, qui m'ont donné des remèdes destinés à être appliqués à l'intérieur et l'extérieur, mais je n'en ai éprouvé aucun soulagement.

Au mois de juin mil huit cent quatre-vingt-sept, mon mari est monté à Montréal pour y travailler et je l'y ai suivi. Dans cette dernière ville, je me suis adressé à un nommé Rucicot et à une femme Desmarais, dont j'ai employé les remèdes jusqu'au mois d'avril dernier, sans éprouver aucune amélioration. Me croyant perdue j'écrivis à ma mère, femme de Frs Ross, de Rimouski, et je la priais de penser à moi dans ses prières et de m'obtenir le secours de l'intercession de quelques autres personnes. Elle alla de suite trouver ceux en qui elle avait confiance, entre autres, M. le Grand-Vicaire Langevin, qui remit pour moi à ma tante Ulger Lepage, une image de la Vénérable Marie de l'Incarnation, religieuse Ursuline de Québec, en lui recommandant de me l'envoyer.

En recevant cette image, je sentis renaître mon courage et je commençai une neuvaine à la sainte religieuse pour obtenir ma guérison. Presque aussitôt je sentis que l'enflure et les douleurs disparaissaient et je ne me suis aperçu de rien depuis cette date, comme je l'écrivis à ma mère le 22 août. En commençant ma neuvaine je cessai tout remède et je n'ai pas eu besoin d'y recourir depuis, étant parfaitement guérie.

Je n'attribue cette disparition de ce mal cruel qu'à l'intercession de la sainte religieuse que j'ai invoquée; aussi bien que les personnes qui m'avaient vue dans mon état de souffrances et qui s'aperçurent plus tard de ma guérison.

Ce témoignage étant relu, la dite femme déclare qu'il contient la vérité, ne dit rien de plus et signe avec Nous à l'Evêché de St-Germain de Rimouski, le neuf août mil huit cent quatre-vingt huit.

URSULE ROSS,

EDMOND LANGEVIN, V. G.,

J. O. SIMARD, Ptre, Chancelier.

*Conditions de succès chez le peuple Acadien.*—La fête nationale des Acadiens, le 15 août, jour de l'Assomption, a été un jour de grandes réjouissances et l'occasion de précieux encouragements de la part d'un historien distingué, M. E. Rameau de Saint-Père, apôtre dévoué de la cause acadienne. Nous empruntons l'extrait suivant d'un discours prononcé par ce célèbre écrivain, à un banquet qui eut lieu ce jour-là à Rogersville, qui peut être pour nous, canadiens-français, d'un grand enseignement :

"Je suis profondément touché du bienveillant accueil que vous me faites et tout confus des vives sympathies dont je suis l'objet de votre part. Je n'ai pas l'habitude des longs discours, mais je ne puis résister au besoin que je ressens de vous dire les émotions qui se pressent dans mon cœur en vous revoyant. Lorsque je suis venu il y a vingt-huit ans, les Acadiens compaient à peine 60,000 âmes, et aujourd'hui je vous retrouve au nombre de 120,000. Et voyez donc les prodigieux progrès que vous avez faits dans ce quart de

siècle sous les autres rapports. Alors vous n'aviez que peu ou point d'écoles, vos défrichements étaient peu étendus, et sur ces côtes vos établissements n'étaient échelonnés que sur le rivage de la mer, ou à peu près. Aujourd'hui vous avez des écoles dans chacun de vos districts, vous possédez des convents et un splendide et vaste collège à St-Joseph, où vos jeunes gens reçoivent une éducation qui leur a déjà ouvert les professions libérales. Vous avez de brillants avocats, de fort habiles médecins, et dans l'arène politique les vôtres figurent avec avantage. Vos défrichements se sont multipliés, vous avez fondé de nouvelles paroisses, dont Rogersville n'est pas la moins considérable, il s'en faut de beaucoup. Vous devez beaucoup de reconnaissance à l'abbé Richard, qui a été l'instrument de vos succès. Et ce vaillant abbé, messieurs, est sorti de vos rangs, il vous fait honneur aussi bien qu'à votre patrie. Ce qu'il est et ce qu'il a fait, son exemple en un mot, de même que les progrès frappants et indiscutables que vous avez faits, doivent vous inspirer une grande confiance en l'avenir. Mais, mes bons amis, gardez-vous bien de vous enorgueillir, de tirer vanité de vos succès; il faut au contraire y puiser des enseignements qui vous portent à la réserve et à la modestie, car l'orgueilleux est toujours confondu.

"Deux dangers bien graves semblent vous menacer: la perte de votre langue et l'émigration. Votre langue, parlez-la dans vos intérieurs, qu'elle soit la reine dans vos foyers, en honneur dans vos écoles; car c'est là que se développent et se forment vos enfants. Rien ne vous empêche de la conserver avec soin dans vos intérieurs, et quant à vos écoles, vous avez le remède entre vos mains, car enfin vous êtes en pays libre, et vous pouvez faire respecter vos volontés par le scrutin, dans vos élections. Songez par-dessus tout à l'importance de préparer votre avenir et oubliez au besoin vos préférences politiques quand il s'agit de sauvegarder vos droits légitimes. Protégez-vous en n'accordant vos suffrages qu'à des hommes qui vous soient favorables et sur lesquels vous soyez certains de compter au moment critique.

"L'émigration est un danger grave contre lequel il faut se prémunir; il faut combattre le courant fatal et se pénétrer de l'importance de rester au pays, de préférer la vie rurale à l'esclavage de l'usine. Pourquoi se déplace-t-on? pour améliorer sa condition, se préparer un avenir, n'est-ce pas. Or, le jeune homme qui quitte son pays, s'éloigne de tout ce qui lui est cher, rompt ces liens de famille qui font sa force, ce jeune homme doux arrive à l'étranger affaibli et privé de tous ces éléments qui lui servent de bouclier dans les combats de la vie. On peut parfois excuser l'émigration, car elle est souvent le fruit d'un engouement pour le nouveau et l'inconnu, engouement qu'il importe d'enrayer avec énergie. On parle de ceux qui réussissent à l'étranger; des émigrés qui parviennent. Hélas! pour un qui y trouve la fortune et le bonheur, il y en a dix, vingt, qui font naufrage et se perdent.

"L'émigration rompt la tradition, cet ensemble de liens et de sentiments qui nous rattache au foyer, au père, à la mère, à la famille, aux parents, aux amis, au passé, liens et sentiments qui constituent notre existence, qui rattachent à la vie. Si vous me permettez j'essaierai de vous faire saisir la force de cette tradition, en vous disant que depuis bien des années je